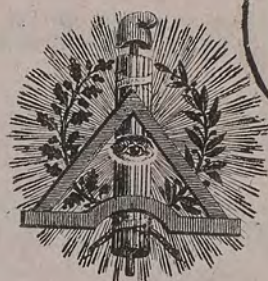


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE

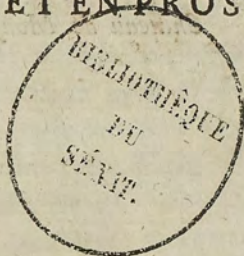
REVOLUTIONNAIRE



LIBRARY, ECALITE

PLATEAU

PERSONNAGES.
Monsieur D'ANNVILLE.
Madame D'ANNVILLE.
Mademoiselle SOPHIE.
Monsieur DE WILTON.
Monsieur DE XIRAR.
JEANNE.
JACQUE.
LA
MESALLIANCE.
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE.



PERSONNAGES.

Monsieur D'AHNOLS.

Madame D'AHNOLS.

Mademoiselle SOPHIE.

Monsieur DE WILDZ.

Monsieur DE ZIRFEL.

Monsieur ZUCNER.

JEANNE.

JAQUES.

*Le lieu de la Scène , est dans le Jardin du
Château de Monsieur d'Ahnols.*



LA
MESALLIANCE.

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mr. d'AHNOLS, Mr. DE WILDAZ.

d'AHNOLS.

QUE diable, mon cher cousin, l'envie d'obliger vous tourmente, vous vous mêlez toujours de ce qui ne vous regarde pas. Je vous dis qu'un homme comme moi, n'est pas fait pour souffrir les insolences de cette famille des Zirfel. Votre Made. de Zirfel est d'une vanité insupportable ; c'est une glorieuse, une folle, une extravagante qui se méconnoit. Je voudrais bien savoir de quel droit elle ose s'asseoir dans un fauteuil, quand Mad. d'Ahnols, mon épouse, lui fait l'honneur de la visiter.

214 LA MÉSALLIANCE,

WILD AZ.

Elle a tort , mais écoutez-moi.

D' AHNOLS.

Je veux que vous leur disiez qu'ils ne sont pas faits pour traiter d'égal à égal avec la maison d'Ahnols.

WILD AZ.

D'accord ; mais de grâce, écoutez moi.

D' AHNOLS.

Que ce ne sont que des Bourgeois ennoblis depuis quatre ou cinq cens ans tout au plus.

WILD AZ.

Ecoutez-moi , vous dis-je.

D' AHNOLS.

Que si je me donnois la peine de revoir les titres de ma maison , j'y trouverois plus de cent de nos vasseaux qui valent mieux qu'eux.

WILD AZ.

Quel homme ! Un mot...

D' AHNOLS.

Qu'il n'y a pas un seul chapitre en Allemagne qui...

WILD AZ.

Je le fais , mais un mot.

COMÉDIE.

215

D'AHNOLS,

Que dans l'Ordre Teutonique même, moi qui
vous parle, moi, je...

WILDAZ.

Vous me l'avez déjà dit cent fois.

D'AHNOLS.

O bien, puisque je vous l'ai dit...

WILDAZ, *vivement.*

Vous me laisserez parler à mon tour. Je ne
vous demande qu'un peu de sang froid. Croyez-
vous que la Noblesse nous dispense d'être rai-
sonnables. Du sang froid. Je viens ici pour ter-
miner vos différends. Les Zirfel ne vous con-
testent pas que votre Noblesse ne soit ancienne.

D'AHNOLS.

Comment ancienne? Parbleu! Ils me font bien
de la grace. Une maison qui depuis plus de mil
ans subsiste avec splendeur, est une maison...

WILDAZ.

Très-ancienne, sans contredit.

D'AHNOLS.

A la bonne heure.



SCENE II.

Les Auteurs précédens ; Madame d'AHNOLS.

*Monsieur de Wildaz , salue plusieurs fois
Madame d'Ahnols , sans qu'elle ait l'air de
le remarquer.*

Madame d'AHNOLS.

Ah c'est vous, Monsieur : de Wildaz pardon ,
je suis si distraite que je ne vous voyois pas.
De quoi vous entreteniez-vous avec Monsieur
d'Ahnols ?

WILD AZ.

D'une affaire , Madame , qui vous regarde.

Madame d'AHNOLS.

D'une affaire , Monsieur.

WILD AZ.

Sur laquelle il est à propos que je sois instruit
de vos intentions.

*Madame d'AHNOLS , d'un ton de voix
affecté.*

Aujourd'hui j'ai une migraine affreuse & les
nerfs agacés à un point qui ne se conçoit pas.

WILD AZ.

J'en suis fâché, Madame, cependant si vous
vouliez...

Madame D'AHNOLS.

O! tout ce que vous voudrez.

WILD AZ.

Je vous dirai donc...

Madame D'AHNOLS.

Que je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit ;
Monsieur en est témoin.

WILD AZ, à Monsieur d'Ahnols.

Vous savez que...

Monsieur D'AHNOLS.

Oui, je peux vous certifier que Madame a eu
la plus mauvaise nuit du monde.

WILD AZ, à Madame d'Ahnols.

L'affaire dont il est question...

Madame D'AHNOLS.

C'est que mes autres nuits ne sont pas meilleures.
(A son mari.) Pour vous, Monsieur, je ne
comprend pas que vous puissiez dormir d'un si
profond sommeil ; c'est une chose inouïe, qu'un
homme qui touche à sa cinquantaine.

WILD AZ, brusquement.

Madame, je viens vous proposer un arrange-
ment avec les Zirfel.

218 LA MESALLIANCE,

MADAME D'AHNOLS.

Un arrangement , Monsieur ? ne me parlez point de ces gens-là ; quand j'y pense , je suis d'une colère . . . leur nom seul me donne des vapeurs. Vous m'assaffinez , Monsieur , vous m'assaffinez. (*Elle se jette dans un fauteuil.*)

WILDZ.

Allons , Madame , oubliez un moment les torts que cette famille peut avoir eu avec vous. J'ai un excellent parti à vous proposer ; vous aurez lieu d'être contente , je vous en assure.

MONSIEUR D'AHNOLS.

Allons , Madame , voyons un peu quel est ce parti.

MONSIEUR WILDZ.

Il est question d'un très-riche mariage pour Mademoiselle Sophie & je ne vois personne dans tout le canton qui lui convienne mieux que l'homme que je suis chargé de vous proposer.

MADAME D'AHNOLS.

Et cet homme , vous le nommez ?

WILDZ.

Le jeune Zirfel.

MADAME D'AHNOLS.

Ah ciel ! Que me proposez-vous ! Je serois la

belle mere de cet homme-là , moi ! si donc.
J'aimerois mieux mourir.

WILD AZ.

Songez que c'est le moyen de mettre fin à des débats éternels ; d'ailleurs il est riche , bien né , d'un excellent caractère , en passe de faire son chemin , fort amoureux de votre fille & peut-être ne déplaît-il pas à la chere petite cousine.

Madame D'AHNOLS.

Si je le croyois , j'étrangerois tout-à-l'heure ma fille , de mes mains.

Monsieur D'AHNOLS.

Ne craignez pas qu'elle l'aime , je le lui défendrai.

WILD AZ.

Vous ferez très-mal , car ...

Madame D'AHNOLS.

'Ah n'en parlons pas d'avantage. Je suis excédée. (*A son mari.*) Votre cousin , Monsieur , m'a fait un mal aux nerfs incroyable. Véritablement la moindre contrariété me tue.

WILD AZ.

Tant pis ; mais quand vous y aurez un peu réfléchi vous serez persuadés ...

Monsieur D'AHNOLS.

Que diable , personne ne me persuadera de tuer ma femme pour l'amour de ma fille,

WILDZ.

Il faut espérer que Madame n'en mourra pas & qu'elle se rendra à la raison.

Madame D'AHNOLS.

O ! assurément cela est impossible. Comme cette femme redoubleroit d'impertinence ! Mais faites-moi la grace de me dire où cette femme a pris tant de vanité, tant d'orgueil ? Est-ce parce que son mari est parvenu au grade de Colonel & qu'il s'est trouvé à quelques batailles, ce qu'il a de commun avec le dernier soldat de l'armée ? La belle gloire ! Les beaux titres de Noblesse, pour se comparer à des gens qui ont doublé, triplé leurs feize quartiers ! Croyez, Monsieur, croyez, qu'il y a longtems que Monsieur d'Ahnols seroit Général, s'il s'étoit donné la peine de servir.

Monsieur D'AHNOLS.

O ! cela est vrai. Une fois j'eus envie d'acheter un Régiment. D'abord Madame se mit à fondre en larmes ; mes enfans se jetterent à mes pieds : je résistai longtems ; & puis, je ne fais comment, la paix se fit tout d'un coup. Je vous assure, d'honneur, que je me suis fait une terrible violence pour ne pas faire la guerre.

WILDZ.

Je le crois.

Monsieur D'AHNOLS.

Le sang dont j'ai l'honneur de sortir est naturellement belliqueux. Ce qui m'arrêtoit encore , c'est que cette guerre n'étoit qu'entre Allemands ; mais , morbleu ! je n'aurois pas pu y résister , je sens que je me serois battu comme un diable , si nous avions eu affaire à des Turcs ou à des François.

WILDZ.

Fort bien. Pour en revenir à notre affaire , si vous refusez votre fille à Zirfel , à qui comptez-vous donc la donner ? c'est , dans ce moment-ci , le seul homme de condition du pays qui soit à marier.

Madame D'AHNOLS.

Que m'importe ! Pour moi je ne mets aucune différence entre un bourgeois ennobli depuis quelques centaines d'années & un bourgeois ennobli d'aujourd'hui.

Monsieur D'AHNOLS.

C'est la même chose , & si j'avois à choisir entre eux , peut-être donnerai-je la préférence au dernier.

WILDZ.

Ainsi , vous ne voulez donc pas de Zirfel ?

Madame D'AHNOLS.

Non.

WILDAZ.

C'est la votre dernier mot.

Monsieur D'AHNOLS, *s'en allant.*

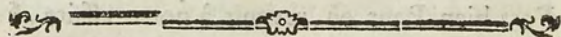
Oui.

WILDAZ.

Adieu donc.

Monsieur D'AHNOLS.

Adieu.



SCENE III.

WILDAZ.

PARBLEU, le trait est piquant ! Je n'ai de ma vie pu faire encore réussir une seule affaire. Je croyois bien aujourd'hui en venir à mon honneur. Ils n'ont rien, ou du moins, pas grand chose à donner à leur fille, je leur propose le parti le plus avantageux qui soit dans tout le canton, & ils me refusent. Il faut que je rende réponse à présent à Zirfel. Voila une assez triste commission. Mais je ne fais si je me trompe, il me semble que c'est lui-même que je vois. Comme il est accoutré ! c'étoit bien la peine de prendre les habits d'un payfan, pour s'en retourner avec un refus.

SCENE IV.

WILDAZ, ZIRFEL.

ZIRFEL, *déguisé en Jardinier.*

Ah ! mon cher Monsieur Wildaz, que je suis heureux ! Sophie m'a permis de l'entretenir sous ce déguisement ; tous les surveillants sont gagnés. Je vais la voir ici tout à l'heure. Je ne me sens pas d'aise.

WILDAZ.

Vous n'avez cependant pas lieu d'être content.

ZIRFEL.

Comment cela ?

SCENE V.

WILDAZ, SOPHIE, ZIRFEL.

ZIRFEL, *Voyant Sophie dans la douleur.*

O ciel ! qu'avez vous donc ma chere Sophie ? Vos yeux sont baignés de larmes.

SOPHIE.

Ah, je suis la fille la plus malheureuse du

224 LA MESALLIANCE,

monde. Je ne fais comment on a pu soupçonner que nous nous aimons , mais on m'a défendu expressément de penser à vous.

WILDAZ , à part.

C'est ma faute. Je croyois bien faire , voilà toujours ce qui m'arrive.

SOPHIE.

Et l'on veut me marier ce soir même.

ZIRFEL.

Vous marier ! & à qui ?

SOPHIE.

A un Monsieur Zucner.

WILDAZ.

Quoi ? le fils de ce Marchand qui a fait fortune & que je leur ai fait connoître pour arranger leurs affaires !

SOPHIE.

Lui-même.

ZIRFEL.

Quoi ? Voilà l'homme qu'on me préfère

WILDAZ.

Je n'y conçois rien : il a eu raison de m'en faire mystère. Peut-on avoir tant de morgue & se mésallier de la sorte !

SOPHIE.

SOPHIE.

Mon pere a des raisons pour cela. (*A Wildaz*)
Et vous vous en doutez bien, Monsieur.

ZIRFEL.

Eh ! quelles raisons peut-il avoir ? Si la fortune est ce qui le décide , ne suis-je pas aussi riche que Zucner ? Mais je me flatte que vous n'y consentirez pas.

SOPHIE.

Je suis dans la situation la plus affreuse , mon cher Zirfel ; il faut absolument que je sacrifie mon amant à mon pere , ou mon pere à mon amant.

ZIRFEL.

Comment , Mademoiselle ? Ne pas se prêter à ses vues , rejeter un mariage déshonorant , c'est sacrifier votre pere.

WILDAZ.

Ce n'est point le sacrifier , c'est le servir.

SOPHIE, à Zirfel.

L'état de ses affaires ne vous est pas connu : il doit beaucoup à ce M. Zucner , & en me mariant il acquitte ses dettes.

WILDAZ.

Voilà un beau moyen de se défaire de ses créanciers.

Tome IV.

P

ZIRFEL.

Eh bien, ma chere Sophie, ne nous désespérons pas encore, tâchez seulement d'obtenir du tems. Mes parents connoissent & approuvent les sentiments que j'ai pour vous; je cours me jeter à leurs pieds, leur confier tout ce qui en est: Mes larmes les toucheront. Quelques soient les dettes de Monsieur d'Ahnols, ils peuvent les acquitter; ils le feront: j'y vole & reviens à l'instant.

WILD A Z.

Arrêtez, jeune homme. Vous ne doutez de rien; vous gateriez tout par votre précipitation: il vaut mieux que je me charge d'aller trouver vos parents. Je fais comme il faut les prendre, laissez-moi faire. Dans un moment je serai de retour.



SCÈNE VI.

ZIRFEL, SOPHIE, JEANNE.

JEANNE.

MADemoisELLE, je ne vous conseille pas de vous arrêter ici longtems. On dit que M. Zucner : va arriver & vous Monsieur le Jardinier je voudrois bien que vous fussiez vous cacher au fond de votre jardin.

ZIRFEL.

Ah que tu es cruelle avec tes inquiétudes ! quoi, ma chere Sophie, je ne pourrai donc pas jouir un moment de votre vue ? Mais au moins me promettez-vous que vous obtiendrez du tems & que vous traiterez ce petit Monsieur Zucner comme il le mérite ?

SOPHIE.

J'espère gagner quelques jours & je vous promets que je punirai M. Zucner de tous les chagrins qu'il nous donne.

JEANNE.

Laissez faire Monsieur ; Mademoiselle vous vengera bien. Avec sa mine douce & jolie, on ne

diroit pas qu'elle y touche, mais, quand elle veut s'en mêler, je vous réponds qu'elle s'en acquite à merveilles.

ZIRFEL.

Charmante Sophie ! Que mon cœur...

JEANNE.

Ah Monsieur, sauvez-vous vite ; voila quelqu'un qui nous vient, je crains que ce ne soit le pere de Mademoiselle ; mais mon dieu non, c'est encore pis ; c'est le futur qui vous arrive. (*Zirfel se sauve.*)

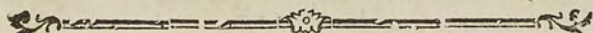
SOPHIE.

Ah, ma pauvre Jeanne ! imagine quelque moyen de me débarasser de cet homme-là. Je ne veux pas trop le choquer dans notre premiere entrevue.

JEANNE.

Laissez faire, Mademoiselle. Il s'arrête pour observer M. Zirfel. Je lui trouve une mauvaise physionomie.





SCÈNE VII.

ZUCNER, SOPHIE, JEANNE.

ZUCNER, *à part.*

ELLE a l'air interdit & je viens de voir un grand drôle, bien découplé, se sauver dès que j'ai paru. Qu'est-ce que cela voudroit dire. (*A Sophie.*) Mademoiselle, j'ai balancé un moment entre le devoir qui m'appelle auprès de vos parents & l'empressement de vous venir faire ma cour.

SOPHIE.

Jeanne, avancez un fauteuil à Monsieur, & annoncez son arrivée.

ZUCNER.

Mademoiselle, Messieurs vos parents m'ont fait l'honneur...

SOPHIE.

Monsieur Zucner, il fait un bien mauvais tems. aujourd'hui.

ZUCNER.

Je suis occupé d'idées trop agréables pour m'en appercevoir & les espérances dont on a bien voulu me flatter...

Püj

SOPHIE.

Avez vous été longtemps en route , Monsieur
Zucner.

ZUCNER.

Ah Mademoiselle , permettez que je ne ré-
ponde point à des questions aussi indifférentes ,
& que, sur la permission que Monsieur votre pere
m'en a donné , je saisisse cet instant , ou sans té-
moins je peux vous entretenir de tout l'amour ...

SOPHIE.

Votre amour , Monsieur Zukner , me paroît
très-empressé. Je demande qu'il ne soit point du
tout exigeant , qu'il soit très-respectueux. Vous
savez que mon pere m'ordonne de vous donner
la main. Je ne vois aucune raison pour précipi-
ter ce mariage. Il me faut le tems de vous
connoître.

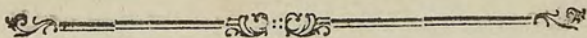
JEANNE.

Mademoiselle ! Madame votre tante demande
à vous parler pour une affaire qui presse.

SOPHIE.

Ah ! je me ressouviens que je devois être chez
elle à cinq heures précises. Pardon , Monsieur
Zucner. Si vous voulez prendre la peine d'aller au
salon vous y trouverez mon pere.





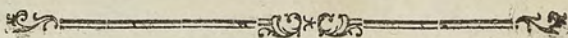
SCENE VIII.

ZUCNER, *seul.*

JE vois assez clairement qu'elle a de la répugnance pour moi. Est-ce un effet de sa hauteur ? Je le souhaite. Elle a de l'esprit, un bon cœur. Ce que je fais pour sa famille, mes soins, mes complaisances, un amour tendre & délicat, tout cela est fait pour triompher d'une vanité mal entendue. Je crains bien davantage que sa répugnance ne soit l'effet de quelqu'amour qu'elle n'ose avouer à ses parents. Si cela est, tant pis. Je suis fort amoureux d'elle & fort disposé à être jaloux. Elle a beau être fille de qualité, cela ne me fait rien, mon intention est de l'épouser pour moi & point du tout pour un autre. Tâchons de démêler ce qui en est. M. de Wildaz vient fort à propos ; c'est un parent de la maison. Je fais de bonne part qu'il est dans les intérêts de sa jeune cousine. Peut-être pourra-t-il, sans y penser, me donner quelques lumières. Prenons nous y adroitement & n'ayons pas l'air, surtout, de vouloir le questionner.



Fin



SCENE IX.

WILDAZ, ZUCNER.

WILDAZ, *à part.*

VOILA qui va au mieux ; j'ai gagné les Zirfel, c'est donc là le prétendu. Voyons si je ne pourrois pas, sans faire semblant de rien, servir Sophie & Zirfel, & peut-être lui-même aussi. (*Haut.*) Ah bon jour M. Zucner. Quoique votre mariage soit encor un secret, je crois que je peux vous en faire compliment.

ZUCNER,

Je vous suis obligé, Monsieur. Je n'ai encore que la parole de M. d'Ahnols ; mais j'ignore quels sont les sentimens de Madlle. Sophie sur ce mariage & je vous avoue que mon intention est de m'en instruire avant d'aller plus avant.

WILDAZ,

(*A part.*) Bon, il entre lui-même en matière.
(*Haut.*) Je crois que son intention est d'obéir.

ZUCNER,

D'obéir ! (*A part.*) Voici où je voulois l'amener.

WILD AZ.

Sans doute.

ZUCNER.

Elle fera sur cela comme elle le jugera à propos ; moi je ne prétends point la contraindre,

WILD AZ.

Vous ferez fort bien , c'est ainsi que tout galant homme en agit en pareil cas.

ZUCNER.

N'est-il pas vrai , Monsieur. Mais je prévois que j'aurai bien de la peine à démêler sa façon de penser. Une jeune personne n'est pas naturellement disposée à donner de certaines preuves de confiance à un homme qui doit être bientôt son époux & qu'elle n'a pas choisi elle-même.

WILD AZ.

Vous avez raison. Il vaudroit mieux que ce fût un autre qui s'en chargeât.

ZUCNER.

Je le pense bien comme vous. (*A part.*) Je crois qu'il mord à l'hameçon.

WILD AZ.

(*A part.*) Bon , je vais le faire tomber dans mes filets , sans qu'il s'en doute.

ZUCNER.

Si je trouvois quelqu'un qui voulût bien en prendre la peine.

WILD AZ.

Vous n'avez qu'à dire , je vous réponds que je la ferai parler & que je vous rendrai compte de ce que vous voulez savoir.

ZUCNER.

Je n'osois pas prendre la liberté de vous le proposer.

WILD AZ.

Pourquoi donc cela ? on est trop heureux d'obliger un galant homme comme vous.

ZUCNER.

Ah , Monsieur ? je suis pénétré de reconnoissance. Je vous supplie de m'honorer de vos conseils & je m'en rapporte à vous aveuglément. Il n'est pas que vous ne sachiez déjà quelque chose.

WILD AZ.

Au moins, je m'en doute.

ZUCNER.

Je vous parlerai donc à cœur ouvert , puisque vous me le permettez. Je ne m'en fais point à croire ; je fais ce que je suis , & je conçois qu'une

jeune Demoiselle, d'une très-ancienne maison, doit avoir nécessairement de la répugnance à épouser un homme, sans naissance, tel que moi.

WILD AZ.

Tenez, mon cher Monsieur Zucner, je suis bien-aise de vous entendre parler avec cette franchise & cette bonhomie-là. Je vais vous répondre de même. Sur l'article de la noblesse, je crois que ma cousine est comme toutes les filles de bonne maison, & qu'entre nous, vous ne feriez peut-être pas si mal de ne pas l'épouser.

ZUCNER.

A cause de la répugnance ?

WILD AZ.

Sans doute : mais croyez-moi, faites votre profit de l'avis que je vous donne.

ZUCNER.

C'est bien mon intention ; mais quel prétexte honnête pourrai-je trouver avec ses parents, qui comptent sur ce mariage ?

WILD AZ.

Quel prétexte ?

ZUCNER.

Oui : voyez vous-même, car il en faut un.

WILD AZ.

Ma foi ! voilà l'embarrassant,

ZUCNER.

Il n'y auroit qu'un moyen de m'en tirer.

WILDZ.

Comment ?

ZUCNER.

Ce seroit si on avoit, dans ce moment, quelqu'un en vue & qui convint à Madlle. Sophie.

WILDZ.

Ah ! fort bien.

ZUCNER.

On pourroit le proposer avec une sorte d'éclat.

WILDZ.

Oui.

ZUCNER.

Et, alors, j'aurois un prétexte honnête pour me retirer.

WILDZ.

Vous avez, parbleu, raison.

ZUCNER.

Malheureusement, je n'ai personne en vue & peut-être que vous même...

WILDZ.

Moi ! je trouverois bien quelqu'un, si je voulois.

ZUCNER.

Mais, il faudroit qu'il convint à Mademoiselle Sophie.

WILDAZ.

Oh ! il lui conviendrait.

ZUCNER.

Croyez-vous ?

WILDAZ.

Je vous le promets.

ZUCNER.

Vous sentez que je ne voudrais pas , après une parole donnée à une famille aussi respectable , m'embarquer , mal-à-propos , dans une très-mauvaise affaire.

WILDAZ.

Ne craignez rien.

ZUCNER.

Et sur qui, Monsieur, avez vous jetté les yeux ?

WILDAZ.

Ecoutez ; nous avons ici le jeune Zirfel qui est précisément l'homme qu'il nous faut.

ZUCNER.

En effet , il est riche , il est fils unique ; mais son pere n'y consentiroit peut-être pas.

WILDAZ.

Pourquoi donc ? Je me charge de l'y faire consentir.

ZUCNER.

Ah ! Ce seroit bien heureux, si cela se pouvoit.

WILDAZ.

Quand je vous dis que j'en suis sûr.

ZUCNER.

Tant mieux : & le fils sera peut-être plus facile à gagner.

WILDAZ.

Au contraire, je vous réponds de lui. Vous pouvez déjà regarder l'affaire comme faite.

ZUCNER, à part.

Enfin, j'ai arraché la vérité. Qu'elle est cruelle pour un jaloux !

WILDAZ, à part.

Lui avoir tiré son secret, sans qu'il ait pu entrevoir le mien, l'avoir amené insensiblement à tout ce que je voulois, je peux me flatter que le tour n'est pas mal-adroit.



SCENE X.

ZUCNER, WILDAZ, D'AHNOLS.

D'AHNOLS.

JE vous cherche , M. Zucner , pour vous présenter à Made. d'Ahnols. Je comptois envoyer chez vous M. de Wildaz , pour vous inviter à la signature du contrat de mariage de ma fille, avec M. Zucner.

WILDAZ.

J'aurois quelque chose de très-intéressant à vous communiquer dans ce moment.

D'AHNOLS.

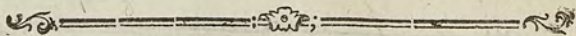
Est-ce encor à propos de quelques nouveaux différents ?

WILDAZ.

Non ; l'objet est plus important & il faut nécessairement que je vous en fasse part tout-à-l'heure.

D'AHNOLS.

Allez toujours devant , mon cher Zucner. Vous vous présenterez vous même. Je ne tarderai pas à vous suivre.



SCENE XI.

WILDAZ, D'AHNOLS.

D'AHNOLS.

Voyons un peu de quoi il est question. Qu'avez-vous de bon à me dire ?

WILDAZ.

C'est à propos de M. Zucner.

D'AHNOLS.

Ah ah ! Eh bien !

WILDAZ.

Je fais que les avantages qu'il vous fait, en épousant ma cousine, sont considérables ; mais, sur de certaines petites délicatesses qu'il m'a laissé entrevoir, je lui ai glissé adroitement...

D'AHNOLS.

Mon cher cousin, vous êtes assurément l'homme le plus officieux que je connoisse, & vous avez, sans contredit, autant d'esprit & de jugement que beaucoup d'autres ; cependant, par une fatalité assez bizarre, je n'ai jamais encor vu réussir une affaire dont vous vous mêliez, c'est pourquoi, laissez ce pauvre Zucner en paix. Il a en-

vie

d'être mon gendre ; j'y consens , parce que je ne peux pas faire mieux.

W I L D A Z.

Il a envie d'être votre gendre , dites-vous ? Pas tant que vous pensez. Et comme il me l'a fait entendre , je vous disois donc que je lui ai glissé adroitement qu'il ne tenoit qu'à vous de faire faire à votre fille un mariage infiniment meilleur

D' A H N O L S.

O ! Sur ce pied-là , vous avez très-bien fait , je vous approuve fort. Il faut toujours faire sentir à ces petits roturiers enrichis , qu'on peut se passer d'eux : & comment a-t-il pris ce que vous lui disiez.

W I L D A Z.

A merveilles. Je suis même persuadé que si vous voulez lui rendre sa parole , il vous rendra la vôtre.

D' A H N O L S.

Morbleu ! Je n'en ferai rien ; ce n'est pas là mon compte , vous avez fait un beau chef-d'œuvre , quand je vous dis que vous ne sauriez mettre le nez dans une affaire sans la gâter.

W I L D A Z.

Mais écoutez moi donc jusqu'au bout. Vous devriez bien imaginer que je ne lui ai pas dit cela.

Tome IV.

Q

sans avoir de bonnes raisons & que ce mariage dont je lui parlois n'est pas un mariage en l'air.

D'AHNOLS.

Encor passe, mais la chose mérite reflexion, ma fille pourroit y trouver son compte, sans que moi j'y trouvasse le mien.

WILDZ.

Vous y trouverez le vôtre aussi.

D'AHNOLS.

A la bonne heure comme cela, & quel avantage y auroit-il pour moi ?

WILDZ.

Le même que Zucner vous fait & l'agrément d'avoir un gendre qui ne vous fera pas déshonneur.

D'AHNOLS.

Fort bien.

WILDZ.

On y met seulement une petite condition.

D'AHNOLS.

Et quelle est-elle ?

WILDZ.

Une simple visite d'honnêteté, que j'ai promis que vous feriez.

D'AHNOLS.

A qui cette visite ?

WILD AZ.

A Madame de Zirfeld.

D'AHNOLS.

Une visite. Ventrebleu de l'extravagant; & moi je suis bien fou aussi, de vous écouter, mais pourquoi diable avez-vous la rage de vous mêler de mes affaires, malgré moi? Moi! Une visite à cette bégueulle, qui vient de faire une impertinence à Madame d'Ahnols: si j'y allois, morbleu!.. Ce seroit pour lui apprendre le respect qu'elle doit à une femme qui a l'honneur de porter mon nom.

(Il sort.)

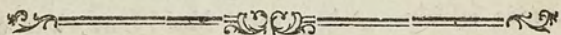
SCENE XII.

WILD AZ, seul.

DONNEZ-vous bien du mal pour obliger les gens, voila ce qui en arrive, celui-ci aime mieux faire une sottise, dont il se repentira toute sa vie, que d'oublier une petite mortification du moment; & je me mêlerois encore de ses affaires, ô ma foi non, qu'il fasse comme il l'entendra, je suis bien dupe, dans le fond, de me donner tant de peine

Q 2

pour les autres ; qu'est-ce qui m'en revient : si vous ne réussissez pas, c'est à vous qu'ils s'en prennent , vous êtes responsable de tous les événements , & même , si vous réussissez . . . mais cela n'arrive gueres , enfin mon parti est pris , je ne remets plus les pieds ici davantage.



S C E N E XIII.

WILDAZ, ZIRFEL, SOPHIE.

ZIRFEL.

Eh bien , Monsieur , qu'est-ce que mes parens vous ont dit ?

SOPHIE.

Monsieur , pouvons-nous espérer ?

WILDAZ.

Mes chers enfans , faites comme vous pourrez , mais je vous déclare que je ne me mêle plus de rien ; vos parents y consentiront , ou n'y consentiront pas , c'est leur belle & bonne affaire , qu'ils s'arrangent , je m'en lave les mains.

SOPHIE.

Vous auriez donc la cruauté de nous abandonner.

WILD AZ.

Que voulez-vous , ma chere cousine , il le faut bien.

ZIRFEL.

Quoi , Monsieur , mes parents n'ont pas voulu se rendre.

WILD AZ.

Je ne vous ai pas dit cela , j'ai bien eu quelque peine à leur faire entendre raison ; mais enfin , j'en suis venu à bout.

ZIRFEL , lui sautant au cou.

Ah , Monsieur ! Que je vous ai d'obligation.

SOPHIE , lui serrant les mains.

Ah , mon cher cousin !

WILD AZ , à Sophie.

Mais votre pere à vous est un homme si extraordinaire & sa morgue est si ridicule , qu'il s'est cabré sur un mot. Il s'est emporté contre moi de maniere que je ne puis plus décemment revenir chez lui.

SOPHIE.

Monsieur , c'est un moment de vivacité que vous lui pardonnerez.

WILD AZ.

Non ma cousine , c'est fini pour la vie , je suis las d'être le plastron de sa mauvaise humeur. Dans

246 LA MESALLIANCE,

le délabrement de ses affaires , vous savez que j'ai toujours été audevant de ce qui pouvoit lui faire plaisir , dès que les choses ne tournoient pas comme il vouloit , c'étoit toujours moi qui en souffrois , enfin , ma patience est à bout & s'il veut me revoir , Il viendra me trouver.

(*Il sort.*)

S C E N E X I V.

ZIRFEL, SOPHIE.

ZIRFEL,

A H Monsieur , ne vous en allez donc pas. Il est déjà loin , & je n'ose le suivre. Je suis au désespoir. Je suis quelquefois tenté de m'aller jeter aux pieds de Madame votre mere,

SOPHIE.

Ah ! Zirfel , gardez-vous en bien , tout seroit perdu,

ZIRFEL.

Je fais bien quel moyen j'employerois , mais je sens tout le danger qu'il y a.

SOPHIE,

Soyez sûr qu'elle s'en prendroit à moi & qu'elle ne me le pardonneroit jamais.

Z I R F E L.

Au moins , ma chere Sophie , si vous m'aimez voici le moment de me le prouver. Aurez-vous le courage de refuser l'indigne rival qu'on m'oppose & de resister en face à la volonté de votre pere ?

S O P H I E.

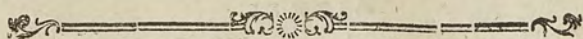
Tout ce que je pourrai faire pour être à vous soyez sûr , mon cher Zirfel , que je le ferai ; je vous promets d'avoir une entrevue particuliere avec Monsieur Zucner & de lui marquer beaucoup d'éloignement pour sa personne , j'irai même s'il le faut , jusqu'à lui dire que mon cœur est au pouvoir d'un autre.

Z I R F E L , *se précipitant à ses pieds.*

Ah ! Vous me ravissez , charmante Sophie ; marquez lui bien toute l'averfion qu'il doit vous inspirer , obtenez furtout un délai de vos parens & je peux vous répondre des miens.

(*Zirfel baise la main de Sophie , Zucner arrive & s'en apperçoit , Sophie voit Zucner & fait relever Zirfel.*)





S C E N E X V.

ZUCNER, ZIRFEL, SOPHIE.

ZUCNER.

QUE vois-je... Cette fille si fiere, si dédaigneuse avec moi, s'est assez passablement humanisée avec son jardinier, (*Haut.*) Mademoiselle, je ne viens point ici pour vous déranger.

SOPHIE,

Vous ne me dérangez point du tout, Monsieur Zucner, & tel vous me voyez aujourd'hui, telle vous me verrez toujours, je vous prie de le croire,

ZUCNER,

Par exemple je n'en crois rien, ou je changerois furieusement.

SOPHIE,

Nicolas, retournez au jardin & n'oubliez pas les ordres que je viens de vous donner,

ZIRFEL.

Il suffit, notre Maîtresse, mais n'oubliez pas non plus, je vous prie, ce que vous m'avez promis, vous savez bien ?

SOPHIE.

Vous y pouvez conter , Nicolas.

ZIRFEL.

Bien obligé , notre bonne maitresse.

SCENE XVI.

ZUCNER, SOPHIE

ZUCNER.

Je suis bien aise , Mademoiselle , de saisir ce moment pour avoir un petit éclaircissement avec vous.

SOPHIE.

Et moi , Monsieur Zucner , je desirois aussi avoir avec vous ce petit entretien particulier.

ZUCNER.

Je crois qu'il seroit à propos que vos sentimens me fussent plus connus.

SOPHIE.

Vous les connoîtrez quand vous voudrez , Monsieur Zucner , je ne suis point cachée de mon naturel.

ZUCNER.

C'est ce qui m'a paru déjà , Mademoiselle.

SOPHIE.

Allons, venons au fait, commencez, Monsieur Zucner, faites les questions, je suis prête à y répondre.

ZUCNER.

J'ai cru remarquer que ma naissance vous avoit prévenue contre moi, d'une maniere très-defavorable.

SOPHIE.

Vous avez eu tort de le remarquer, Monsieur Zucner, je conviens avec vous, puisque vous le voulez, que votre extraction n'est pas des plus illustres, mais mon pere veut bien passer par la-dessus, ainsi je n'ai rien à dire; d'ailleurs, la naissance, le rang, tout cela ne me fait rien à moi.

ZUCNER, *d'un air piqué.*

Oui sans doute, Mademoiselle... pour certaines choses, mais non pas pour le mariage.

SOPHIE.

Eh bien, que voulez-vous dire, avec ces certaines choses? Vous ne me parlez là que comme un homme piqué & vous avez encore certainement tort, car je ne suis point du tout piquée contre vous.

ZUCNER.

Si quelqu'un doit l'être, Mademoiselle, je ne crois pas que ce soit moi qui y ai donné lieu.

SOPHIE.

Arrêtez : vous m'avez demandée en mariage , sans me consulter , & assurément il ne tiendrait qu'à moi de m'en formaliser , mais vous avez rendu des services d'argent à mon pere , je n'examine point quel en a été le motif avec vous ; je ne veux point y regarder de si près , ce qui est fait est fait ; d'ailleurs , vous êtes un très-galant homme , fort estimable dans votre état , je vous crois trop de probité pour vouloir tirer avantage de la situation de mon pere & même de son consentement , & je me flatte que notre affaire s'arrangera à l'amiable. Pour vous prouver le cas particulier que je fais de vous , je vous ferai confidence de deux secrets , si vous me donnez votre parole de n'en rien dire à personne.

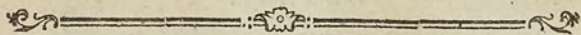
ZUCNER.

Je vous la donne , Mademoiselle.

SOPHIE.

Eh bien , Monsieur Zucner , je ne vous aime point & j'en aime un autre ; voilà mes deux secrets.





SCENE XVII.

WILD AZ, ZUCNER, SOPHIE.

WILD AZ, dans l'enfoncement.

J'AI du regret cependant d'avoir abandonné ces pauvres malheureux , après les avoir mis moi-même dans l'embaras , il faut faire un dernier effort pour les en tirer.

ZUCNER.

Et vous contez épouser celui que vous aimez.

WILD AZ.

On m'a dit que Madame d'Ahnols est à se promener dans le jardin , voyons comment il faut que je m'y prenne avec elle.

ZUCNER.

J'ai quelque soupçon de l'avoir vue & vous le traitiez fort bien.

WILD AZ.

Son mari ne tardera pas à l'instruire de ce qu s'est passé , peut-être même l'a-t-il déjà fait. Il faut que je lui avoue tout , la voici précisément , qu'est-ce que je risque , elle n'osera pas faire une scène.

SCENE XVIII.

MADAME D'AHNOLS, M. DE WILDAZ,
M. DE ZIRFEL, Mlle. SOPHIE.

Mr. DE WILDAZ.

MADAME, je viens encore vous parler en faveur du jeune Zirfel, vous avez eu tort de me refuser. Son intrigue avec Mademoiselle votre fille, est connue de tout le monde, on fait même qu'il s'est déguisé aujourd'hui en jardinier, pour la voir, & je parirois qu'il sont à présent ensemble dans quelque coin du jardin.

SOPHIE, à *Zucner*

Vous êtes un impertinent, d'oser me dire de pareilles choses.

Made. D'AHNOLS.

Comment, dans mon jardin ! Hola, eh, Jacques, la Fleur, la Tulipe, courez chercher des sabres des hallebardes, des fusils ; qu'on ferme les portes du Château, qu'on lève les ponts-levis, qu'on me l'amène pieds & mains liées, (*Venant sur le devant du Théâtre.*) je vous apprendrai, petit Bourgeois ennobli, si l'on en agit de la sorte, avec une fille de qualité.

ZUCNER.

Madame , je vous prie de ne point vous mettre en colere , il m'est échappé peut-être quelques vivacités avec Mademoiselle , mais je n'ai point manqué au respect qui lui est dû.

Made. D'AHNOLS.

Qu'est-ce que c'est que ce verbiage-là & que voulez-vous me dire ?

ZUCNER.

Que si vous n'agréez point la demande que j'ai pris la liberté d'en faire , je suis tout prêt à rendre la parole qu'on m'a donnée , je ne prétends point disputer un cœur , dont un autre est le maître ; & d'ailleurs , il ne convient pas à un simple particulier , comme moi , d'être le rival d'un homme d'une aussi grande maison que Monsieur de Zirfel.

Made D'AHNOLS.

Comment , d'une aussi grande maison ! Vous êtes encore un plaisant original , d'oser me dire que les Zirfel sont d'une grande maison.

WILDZ.

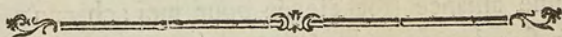
Madame , puisque Monsieur vous rend votre parole.

MADAME D'AHNOLS.

Eh , Monsieur , de quoi vous mêlez-vous ,
c'est vous qui mettez ici le trouble & le désordre.
Les Zirfel une grande maison !

WILDAZ.

O bien , Madame , faites donc comme vous
voudrez , je vous jure bien que je ne remettrai
jamais les pieds chez vous.



SCENE XIX.

Mr. & Mde. D'HANOLZ, ZUCNER,
SOPHIE.

Mr. D'AHNOLS.

QUI a-t-il donc , Madame , vous me paroîs-
sez bien en colere ?

MADAME D'AHNOLS.

C'est votre Monsieur Zucner , qui se donne les
airs de parler de Noblesse & de me citer les Zirfel
pour une grande maison.

Mr. D'AHNOLZ.

Corbleu , Mons Zucner , vous ne savez ce que
vous dites , vous feriez mieux de parler du com-
merce de votre pere , que de la noblesse des Zirfel.

Mr. ZUCNER.

Permettez-moi de vous représenter, Monsieur que vous feriez mieux vous-même de donner Mademoiselle votre fille à un homme qui en est aimé & dont la naissance au moins, est au-dessus de la mienne: j'aime bien mieux ne pas me marier que d'être votre esclave, sous le nom de votre gendre, nous nous repentirions tous deux; vous Monsieur, de vous être mésallié, moi d'avoir fait une alliance trop élevée pour moi: chacun doit rester dans son état. Je vous rends donc la parole que vous m'avez donnée. Quant à ce qui m'est dû, voici, vos billets (*Il les déchire.*) & l'usage que j'en veux faire. (*A part.*) Aussi bien je n'en serois jamais payé.

Mr. D'AHNOLS.

Monsieur Zucner, ce procédé là vaut des titres de Noblesse & ne m'empêchera pas de prendre des arrangements avec vous pour ce que je vous dois.



SCENE

SCENE XX, & dernière.

WILDAZ, ZIRFEL, Mr. & Made. d'AHNOLS,
ZUCNER, SOPHIE.

WILDAZ, dans l'enfoncement.

MARAUTS, voulez-vous bien finir, avec vos bourades? Qu'est-ce que c'est donc que ces canailles-là, qui frappent sur moi, quand j'empêche qu'on ne les assomme à coups de bâton.

ZIRFEL.

Madame, il est inutile d'employer la force contre moi. Je viens me jeter à vos pieds pour vous demander grace. Mes vues sur Mademoiselle sont trop pures pour ne pas vous en faire l'aveu. Votre juste ressentiment contre ma mere m'empêchoit d'oser paroître devant vous, je conviens de ses torts & je me soumets à les réparer: mais, Madame, vous avez l'ame trop noble & trop élevée, pour ne nous pas pardonner. Vous ne démentirez pas l'illustre sang de la maison d'Ahnols.

Mr. d'AHNOLS.

Voilà qui est bien, par exemple; c'est là ce qui

Tome IV.

R

s'appelle parler. Allons, Madame d'Ahnols, je crois qu'il faut se rendre.

MR. DE WILD AZ.

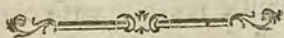
Où, Madame, vous ne pouvez plus vous en défendre.

MADE. D'AHNOLS.

Allons, puisque Monsieur d'Ahnols le veut, il faut bien que je vous pardonne. Ma fille, vous pouvez donner la main à Monsieur, je vous le permets.

MR. DE WILD AZ.

Aprésent, que vous avez fait ce que je voulois, je ne suis plus en colere contre vous & je viendrai vous revoir comme à l'ordinaire. Vous, mes enfans, rendez-moi grace de ce mariage, car sans moi, il ne se feroit jamais fait; songez que je me retiens pour être le parrain de votre premier enfant.



Telle est la pièce de Madame Gottsched, que J'ai cru devoir resserrer en un acte, & à laquelle un événement particulier donna lieu. Une Demoiselle de qualité, vivement sollicitée par ses parens pour contracter un de ces mariages disproportionnés, se trouvoit à peu-près dans la situation de Sophie. Elle consulta Made. Gottsched; celle-ci, sous différents prétextes, lui fit

retarder son mariage ; & à la fin , pressée par la Demoiselle de dire son sentiment , elle lui envoya cette Comédie qui , jouée peu de tems après , fit ouvrir les yeux aux parens de la Demoiselle.

J'aurois peut-être dû faire connoître Made. Gottsched , comme Journaliste. Elle se trouva compromise dans toutes les querelles littéraires de son tems , & fut vivement outragée ; mais quoiqu'elle eut beaucoup de penchant & même de talent pour la satyre , elle répondit toujours avec la modération d'une personne qui fait se respecter. Elle ne se permit jamais aucunes personnalités ; on peut consulter à ce sujet , le recueil périodique concernant l'histoire critique de la langue Allemande , de la Poésie & de l'Eloquence , ainsi que la nouvelle Bibliothèque des Sciences & des Arts.

Elle eut aussi à lutter contre une classe d'hommes très-redoutables , qui se servoient des armes sacrées de la Religion pour la calomnier. On lança contre elle des anathêmes , dans des libelles qui respiroient la haine & la colere ; elle se contenta d'y répondre par un *sermon* & pour ôter à ses ennemis tout prétexte de crier à la profanation , elle choisit pour texte , ces paroles d'Horace , dans l'Ode XIV, du second Livre ; *quo scelesti ruitis ?*

Ce discours , tout modéré qu'il étoit , n'apaisa point ses ennemis. Leurs cris , au contraire , redoublèrent avec plus de fureur ; alors Made. Gottsched traduisit un écrit du Docteur Lachaud , Vice-Chancelier de l'Université d'Oxford , sur les défauts du Clergé d'Angleterre.

Cet Ouvrage fut un miroir fidele , où ses persécuteurs se reconnurent ; l'ascendant de la vérité leur imposa silence , & Made. Gottsched jouit en paix de son triomphe.

Les autres Comédies de Made. Gottsched , sont , *le Testament* , *l'Apprentif savant* & *la Demoiselle ou la Gouvernante Française*. Le sujet de la première , ressemble pour le fond , au Légataire de Renard ; c'est une tante au lieu d'un oncle , qui veut faire son testament ; elle a deux nièces ; la franchise de la première la blesse , l'hypocrite complaisance de la seconde qui lui plaît d'abord , est enfin démasquée. *L'Apprentif savant* n'est qu'une réponse aux détracteurs du Théâtre de Made. Gottsched.

La Gouvernante Française , est une des satyres les plus vives qui ayent été faites contre nous. Je doute que la liberté Angloise s'en soit permise de plus fortes.

La Gouvernante François, Comédie.

Germann , Négociant , resté veuf avec trois enfans , prend chez lui une Françoisse qui trahit sa confiance , en corrompant le cœur de son fils & de la plus jeune de ses filles. Elle veut se venger , dit-elle , de la rusticité Allemande. Elle ne donne à ses élèves des manieres Françoises , que celles qui peuvent les rendre la fable de la France & de l'Allemagne. Elle introduit dans la maison un valet François , & un Monsieur de Sottenville qui se trouvent , dans la suite , être son frere & son pere : c'est par leur moyen qu'elle inspire au jeune Franz , le désir de voyager en France. Germann , sollicité vivement par elle , y consent ; on fait faire des préparatifs très-considérables pour ce voyage. Le jeune Franz abuse de la facilité de son pere pour s'emparer d'une lettre de crédit , & la remet , ainsi que tout ce qui doit servir pour le voyage , à Mr. de Sottenville.

Wahsmund , frere de Germann , désapprouve le voyage de son neveu.

Ne voyez-vous pas , dit-il , à Germann , que ces François dont vous êtes entouré , sont des fripons qui ne cherchent qu'à vous ruiner ; & vous donnez tête-baissée dans tout ce qu'ils vous disent ! Si vous m'en croyez , vous les chasserez de

chez vous ; c'est là le seul moyen de n'être pas leur dupe.

GERMANN.

Mon frere , votre prudence est trop défiante : vous haïssez les François , sans savoir pourquoi.

WASMUND.

Et vous , vous les aimez de même. Dites-moi pourquoi vous voulez que vos enfans , qui sont Allemands , soient élevez à la Françoisise ?

GERMANN.

Quel mal trouvez-vous à cela ? ils en seront plus aimables & ils apprendront une langue qui devient aujourd'hui la langue universelle.

WAHSMUND.

Universelle !

GERMANN.

Sans doute. Dans toute l'Europe & dans toutes nos sociétés , on ne parle plus qu'en François.

WAHSMUND.

Eh morbleu , c'est cela qui me fait enrager. Quand je vois une vingtaine de butors Allemands qui se pincent la bouche pour prononcer de petites phrases Françoises , il me semble toujours qu'ils forment une conjuration contre l'Etat.

GERMANN.

Mais dans toutes les Cours d'Allemagne , vous savez bien qu'on parle François , & qu'on riroit

COMÉDIE. 263

d'un homme un peu considérable qui ne s'exprimerait qu'en Allemand.

WAHSMUND.

Ah ! Nous y voici. Les Grands , les gens considérables ! Quelle sottise vanité , à nous qui ne sommes que des bourgeois , de vouloir les imiter. Que les Grands parlent François , j'y consens : ils peuvent devenir Ambassadeurs, Généraux d'Armée & alors cette langue leur devient nécessaire ; mais à quoi sert-elle à nous autres bourgeois.

GERMANN.

A quoi ? A beaucoup de choses : par exemple , quand mes enfants sauront le François , mon commerce pourra s'étendre de ce côté là.

WAHSMUND.

Votre commerce. La belle idée ! Eh morbleu , s'il vous arrive de France une lettre de change , faites-la traduire.

Je ne m'étendrai pas davantage , sur les détails de cette pièce , plus injurieux que saillants.

Le voyage s'exécute , la gouvernante emmène la plus jeune des filles de Germann. Wahsmund , instruit que son frere a eu la foiblesse de confier au jeune Franz une somme considérable en lettre de change , écrit à ses correspon-

264 LA MESALLIANCE,

dants , pour leur défendre de les acquitter ; il revient ensuite trouver Germann , auquel il fait part de la précaution qu'il a prise. La Pièce finit par des imprécations contre les François, leur langue , leurs manieres , leurs mœurs , &c. &c.

FIN.

